



## DE LA DECOUVERTE DES « LUNETTES DE GENRE » A L'INTERVENTION PSYCHOSOCIALE

*Par Michel Matté, intervenant au CVFE*

**La mixité professionnelle pratiquée au sein du Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE) amène des hommes travaillant comme intervenants sociaux à se sensibiliser à la violence conjugale, qu'on peut définir comme une violence « de genre », dans la mesure où ce sont très majoritairement les femmes qui en sont victimes et les hommes qui en sont les auteurs. Un intervenant témoigne ici du cheminement professionnel qui l'a conduit de la découverte des « lunettes de genre » au travail sur le terrain au sein de l'équipe « Enfants » du CVFE.**

En guise d'introduction, il me paraît utile de rappeler que ce qui suit est le fruit d'un cheminement personnel. Je ne fais que livrer des parcelles de réponse aux questionnements qui sont les miens, par rapport à la violence de genre, et qui restent nombreux. Mes pistes de réflexion m'ouvriront sans doute à de nouveaux points de vue et m'amèneront à clarifier, je l'espère, mes idées.

Qui suis-je en arrivant au Collectif contre les Violences Familiales et l'Exclusion en octobre 2007 ? Un gars de presque 33 ans, marié et père de deux jeunes enfants qui, après une première expérience professionnelle de 7 ans dans le

secteur privé, a décidé de quitter ce monde par trop centré sur les idées de maximisation des performances et de rentabilité pour s'orienter vers le secteur social.

Rejoindre le CVFE répondait non seulement à mon souhait de donner un « sens » à mes activités professionnelles, en intégrant une dimension sociale à mon quotidien, mais en plus l'opportunité m'était donnée de travailler auprès des enfants hébergés au refuge. Or, aujourd'hui comme hier, rien ne me paraît plus important que d'aider ces êtres en devenir, à la fois forts et vulnérables, à se construire et à s'épanouir dans le respect de leurs droits.

Je crois pouvoir écrire que j'ai débarqué au refuge comme un candide, empli d'interrogations, puisque ni mon parcours ni mon diplôme ne me préparaient à atterrir auprès de victimes de violence familiale. J'étais évidemment animé par la volonté d'apprendre comment remplir au mieux mon rôle d'intervenant social, mais aussi de comprendre le mécanisme des violences conjugales (si mécanisme il y a).

### **Privilégier le « savoir-être »**

Lors de mon tout premier entretien de sélection, ceux qui sont aujourd'hui mes collègues m'ont demandé ce que je pouvais dire au sujet de la violence de genre. Je dois reconnaître que le mot « genre » m'a laissé perplexe. Parlait-on d'une forme de violence particulière ? Parlait-on du genre humain ? Du genre masculin/féminin ? Bref, le mot « genre » pouvait être mis à beaucoup de sauces. Devant mon hésitation, mes interlocuteurs ont eu la délicatesse de m'éclairer sur le sujet... et de donner ensuite leur feu vert à ma candidature. Merci à eux !

De cet entretien, j'ai retenu un point précis : l'équipe comptait sur mon *savoir-être* davantage que sur mon *savoir-faire*. Cette petite phrase allait m'aider à faire mes premiers pas au sein du collectif (et est depuis restée ancrée dans un coin de ma tête).

Dès mes premiers jours de travail, j'ai été confronté à une multitude de termes et d'expressions propres à l'association et à la problématique traitée au sein du CVFE, parmi lesquels « cycle de la violence », « PDC » (processus de domination conjugale), « violence de genre » ou « rapports de genre ». Il m'a semblé important de m'approprier ce langage, d'en élargir ma compréhension, afin de cerner au mieux ce que cela recouvrait. Au fil de mes lectures et de mes discussions avec les collègues, j'ai petit à petit associé à ces termes ceux de domination masculine, d'inégalités, de discriminations ou encore de patriarcat.

Patriarcat : le mot est lâché ! Un mot lourd de sens et de conséquences puisqu'on peut définir le patriarcat comme un système social (séculaire soit dit en passant) qui établit la domination de l'homme sur la femme, impose aux deux sexes des comportements à adopter (une sorte de code de conduite) et attribue

les rôles que chacun a à jouer pour le « bien » de la collectivité.

### **La violence conjugale : prise de contrôle et non perte de contrôle**

Si l'on s'accorde sur la notion de système social, on peut en déduire que la domination masculine et les inégalités qui en découlent sont légitimées par ledit système. Un homme peut se sentir autorisé à recourir à la violence, afin de défendre certains privilèges qui lui sont conférés par la société. Il agirait ainsi en adéquation avec son rôle de dominant, ou du moins avec l'image d'homme dominant qu'il est supposé incarner. Irais-je jusqu'à affirmer que les violences de genre sont organisées ? Dans la mesure où notre société fabrique le terreau propice au développement de ces violences, ma réponse penche vers le oui. Attention, je ne parle aucunement des textes de loi ! Ceux-ci sont très clairs : la violence, sous toutes ses formes, est proscrite. Je parle d'environnement culturel et de structure sociale.

Parallèlement à ce constat, une statistique revenait systématiquement dans la littérature : en matière de violence conjugale, les hommes sont auteurs et les femmes victimes dans près de 90 % des cas. Les chiffres peuvent certes varier d'un article à l'autre, selon le type d'étude effectuée ou le type de violence exercée, mais cette disparité corrobore l'idée que les inégalités de genre existent et que nous sommes bel et bien confrontés à un pénible phénomène de société et non à une somme de crises individuelles.

Je peux affirmer que ce qui m'apparaît aujourd'hui comme une évidence ne coulait pas forcément de source au début. J'étais bien sûr conscient de l'existence des inégalités de genre (différences salariales ou discriminations d'accès à une profession, par exemple), mais je n'établissais pas de lien direct entre inégalités et violence. J'étais plutôt enclin à penser que la violence des hommes à l'encontre des femmes était d'abord le fait d'individus frustrés qui perdaient le contrôle d'eux-mêmes. Que toute société avait de facto son lot de personnes violentes, tout comme elle a son lot de personnes touchées par le virus de la grippe. Dans les deux cas, il nous faut soigner les victimes et sensibiliser (vacciner) les groupes à risque dans l'espoir de diminuer le nombre de cas.

Je sais aujourd'hui que la violence conjugale est définie comme une prise de contrôle de l'autre et non comme une perte de contrôle de soi.

### **Les « lunettes » de genre**

Dès lors que j'étais conscient de l'existence d'une domination masculine consciemment tolérée, voire soigneusement entretenues par notre société, je

me suis retrouvé chaussé d'une curieuse paire de lunettes que je ne portais pas jusqu'alors. Là, sur mon nez, reposaient ce qu'on appelle des « lunettes genre ».

Ces lunettes m'ont permis d'aiguiser mon regard, de le rendre plus critique par rapport à la manière dont nous intégrons certaines valeurs, croyances, règles et normes. J'ai perçu différemment les idées et les images auxquelles nous sommes confrontés tous les jours. Concrètement, j'ai commencé à voir double. Non pas que ma vision était troublée, bien au contraire ! En plus des messages premiers, apparents, j'ai commencé à distinguer des messages cachés relatifs à la répartition des rôles, au conditionnement social, aux modèles auxquels chacun et chacune est appelé à se conformer, bref tout ce qui participe à notre construction sociale et identitaire. Ceci dit, il me faut rester humble : je suis convaincu que bon nombre de messages pernicious m'échappent encore.

Sur le terrain, auprès des enfants hébergés au refuge, les manifestations *genrées* m'ont paru plus marquées qu'ailleurs. Ou peut-être visibles plus tôt. Au-delà des stéréotypes traditionnels (le rose c'est pour les filles, les garçons ne jouent pas à la poupée), j'ai pu constater à quel point ils et elles avaient appris à se comporter comme 'de vrais' petits garçons et 'de vraies' petites filles. Mais peut-on s'étonner que ces enfants soient, plus que d'autres, enfermés dans des schémas-types de comportements, eux qui ont grandi au jour le jour dans un environnement dominant/dominée et qui ont baigné dans un climat de tension et de violence ?

L'occasion est belle de citer une phrase chère à notre association : « *On ne naît pas femme, on le devient* » (Simone de Beauvoir, extrait de *Le deuxième sexe*). Je m'empresserai d'ajouter qu'on ne naît pas homme, on le devient également. Ce sont les injonctions incessantes et multiples dans leurs formes qui, dès la naissance (certains diront même avant la naissance), formatent les identités féminines et masculines : « Tu seras douce, sensible et attentionnée. Tu sauras lui plaire physiquement et tu enfanteras ». « Toi, tu seras fort, aventureux et actif. Tu prendras une épouse et tu mettras ta famille à l'abri du besoin ». Gare à celles et ceux qui ne sont pas à la hauteur des attentes définies pour eux ! Leur estime de soi risque de prendre un sérieux coup au passage...

## La transmission des stéréotypes

L'éducation patriarcale va jusqu'à imposer aux filles les jouets qui les prépareront au mieux à leur futur rôle de femme au foyer (poupées, kitchenette, table de repassage, fabrications de colliers, etc.) et aux garçons les jouets qui développeront leur fonction de dominant (figurines de guerriers, voitures radiocommandées, accessoires d'espionnage, jeux scientifiques, etc.). La littérature pour enfants n'est pas en reste et regorge de personnages cloisonnés dans les stéréotypes de genre<sup>1</sup> : maman à la maison, papa au bureau. Un grand

<sup>1</sup> Lire par exemple : Évelyne Daréoux, « Des stéréotypes de genre omniprésents dans l'éducation des enfants » (à l'adresse suivante <http://www.cairn.info/revue-empan-2007>) ou encore Marie Decelle, « Les stéréotypes féminins dans la littérature enfantine », sur le site du Carhop ([www.carhop.be](http://www.carhop.be)).

classique. La princesse qui attend son prince charmant (elle n'a rien d'autre à faire) pendant que ce dernier affronte de grands dangers. Un autre classique... du genre. Jeux internet pour enfants, séries télévisées, clips, dessins animés, publicités, activités sportives, loisirs et j'en passe : autant de domaines qui foisonnent de stéréotypes filles-garçons. La liste pourrait être prolongée à l'infini mais telle n'est pas mon intention. Je souhaite simplement souligner que l'éducation au genre est *omniprésente et imperceptible*.

Pour en revenir aux lunettes genre (ou à double vue), elles ont ceci de spécial qu'elles sortent largement du cadre professionnel. On ne peut les laisser au boulot le vendredi soir pour les remettre le lundi matin. Non, une fois qu'on les porte, elles ne nous quittent plus. J'en éprouve parfois une certaine fatigue tant les messages genrés sont nombreux au quotidien : un animateur radio qui lance une remarque sexiste dès le matin, une affiche publicitaire qui chosifie le corps de la femme, l'attitude d'un couple en rue, les blagues d'un copain, les commentaires de parents autour d'un terrain de foot, etc. J'aimerais de temps à autre ôter ces lunettes afin de mettre mon cerveau au repos...

Et moi dans tout ça ? Après avoir examiné le monde extérieur à travers cet impitoyable prisme du genre, est venu le moment où je me suis regardé dans le miroir pour analyser mon propre mode de fonctionnement. Moi qui suis fils, frère, mari, père et ami, quel genre de gars suis-je vraiment ?

### **De la prise de conscience...**

Le verdict est sans appel : je suis moi aussi un homme doté du mode d'emploi rédigé par mes parents et par la société, depuis la crèche jusqu'au monde du travail, en passant par l'école ou encore les médias. Impossible d'échapper à la construction identitaire qui est la mienne.

Si je prends les tâches domestiques par exemple : je vais plutôt tondre la pelouse, sortir les poubelles, passer l'aspirateur, faire un peu de vaisselle, mettre le linge propre dans le séchoir, allumer le barbecue en été, ... Ma compagne va plutôt cuisiner, trier le linge sale et faire la lessive, repasser, nettoyer le sol à l'eau, etc. C'est presque toujours moi qui vais conduire la voiture lorsque nous partons ensemble. Je m'occuperai des achats liés à l'informatique tandis qu'elle s'occupera des achats de vêtements. Tout cela s'est mis en place naturellement, après 25 ans de conditionnement social. Ce fonctionnement nous agréé tous les deux et ma femme va même jusqu'à faire remarquer « qu'elle a de la chance car je l'aide beaucoup ». Et moi de hocher la tête avec un modeste sourire, tout heureux d'être reconnu comme un mari modèle devant mes pairs. Cette petite phrase affectueuse, d'apparence anodine, est pourtant très significative : ce n'est pas la femme qui aide l'homme, mais bien ce dernier qui donne un coup de main à sa femme. En quelque sorte, elle me met sur un petit piédestal parce que je consens à la soulager dans SES tâches domestiques. Et vous savez quoi ? C'est seulement à l'heure où j'écris ces lignes que je m'en rends compte (merci les lunettes) !

Un petit mot sur mes enfants : ma fille adore le rose, les poupées et les princesses. Mon fils de 7 ans préfère le rouge, les chevaliers et joue au foot. Tiens donc !

J'ai un aveu à faire : j'avais l'intention de poursuivre ce texte en affirmant qu'être un homme, véhiculer des stéréotypes de genre et être conformiste à une série de normes sociales n'était pas forcément synonyme de comportement inégalitaire ou de violence envers les femmes. Je pensais écrire cela en disant que, tout compte fait, j'avais le sentiment d'entretenir des relations égalitaires avec les femmes, de leur témoigner autant de respect qu'aux hommes et de ne pas tenir de propos dévalorisants à leur égard. Un collègue avisé a alors attiré mon attention sur le concept de *violence symbolique*, développé notamment par le sociologue Pierre Bourdieu.

Ce que montre celui-ci, c'est qu'aspirer consciemment à des rapports égalitaires entre les sexes n'empêche pas de participer de façon infra-consciente à un processus social qui maintient l'ordre « naturel » des choses en institutionnalisant, en légitimant, des schèmes de classement inhérents à la hiérarchisation des groupes sociaux<sup>2</sup>. Si je reprends la petite phrase de mon épouse, par exemple, le simple fait de profiter silencieusement de ce gentil compliment, sans tout de suite me rendre compte des présupposés qui la sous-tendent, contribue à la *reproduction* des liens sociaux entre hommes et femmes. C'est ainsi que je l'interprète désormais.

Cela dit, le monde social n'est pas figé. Il ne se *reproduit* jamais à l'identique. Il évolue sans cesse, parfois de façon spectaculaire (par exemple du point de vue des lois) et le plus souvent imperceptiblement, notamment dans l'intimité des familles. Par exemple, si j'en reviens à mon propre vécu familial, je constate avec soulagement que nous gardons certaines *spécificités* : mon épouse a une plus grosse voiture que la mienne, ainsi qu'un plus gros salaire. Sa profession l'amène à partir à l'étranger plusieurs semaines par an tandis que je reste à la maison. Je m'occupe des enfants tous les matins, je prépare leurs mallettes et leur lis des histoires le soir plus souvent qu'à mon tour. Quant à ma fille, elle fait de la natation, aime taper dans la balle ou jouer aux voitures et se montre assez casse-cou. Mon fils boit volontiers dans un gobelet rose et n'hésite pas à jouer à la maison de poupées avec sa soeur.

Le système ne peut reproduire des êtres infiniment conformes. Autrement dit, les individus eux-mêmes sont (heureusement) incapables de se tenir à la lettre aux rôles qui leur sont assignés<sup>3</sup>. Au-delà des soi-disant vérités universelles sur les natures féminine et masculine, il existe des *brèches* qui font que la société change.

La question que je reste en droit de me poser est la suivante : si tous les hommes de ce pays partagent un socle socioculturel commun, qu'est-ce qui conduit certains d'entre nous à recourir à la violence conjugale ? Je ne compte

<sup>2</sup> Pour une introduction à sa pensée, voir par exemple l'article de Wikipedia consacré à Pierre Bourdieu ([http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre\\_Bourdieu](http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Bourdieu)).

<sup>3</sup> Judith Butler développe cette idée, notamment en regardant le genre comme une parodie (Cf. Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005, pages 260-261).

évidemment pas apporter une réponse simple à une question aussi complexe, mais je peux tenter l'une ou l'autre hypothèse.

D'abord, je dirai que notre société, bien qu'inégalitaire dans ses fondements, communique également des valeurs de droit, de respect, de liberté, d'égalité. Dans les textes de loi, fort heureusement, mais aussi dans le quotidien. Ensuite, je suppose que l'éducation parentale joue un rôle primordial dans la transmission et l'accompagnement de ces valeurs. Enfin, un parcours de vie est parsemé de multiples rencontres qui influencent nos comportements, nos idées et nos choix. Tous les enfants témoins, exposés, maltraités ne deviennent pas auteurs ou victimes de violences. Il y a en chacun d'eux un potentiel de résilience, qui se développera en fonction des acteurs rencontrés. J'espère être, pour certains d'entre eux, un de ces acteurs de résilience. C'est assurément une source de motivation importante dans mon travail.

### ... à l'intervention

Ce cheminement progressif par rapport à la violence de genre m'a permis d'orienter mon approche envers les jeunes du refuge. Je ne l'ai pas encore précisé mais je travaille principalement en horaire extra-scolaire, avec les enfants âgés de 3 à 17 ans qui investissent la salle de jeu une fois leur journée d'école terminée. Cette salle est avant tout un lieu réservé au loisir et aux activités libres. Elle est aussi un espace privilégié pour bâtir le lien entre les enfants et les intervenants.

Peu à peu, donc, j'ai pris conscience du rôle que j'ai à jouer en tant qu'homme. Vu le contexte, le travail en *tandem mixte* prend tout son sens. Nous veillons à proposer aux enfants un modèle relationnel sain et égalitaire qui contraste avec le modèle conjugal et familial qu'ils connaissent. Par nos paroles et notre manière d'interagir, nous donnons accès à d'autres représentations de l'homme et de la femme. Je peux prendre comme exemple récent celui d'un ado qui me parle de mécanique. J'ai saisi l'occasion pour lui dire que je n'y connaissais rien et que j'y trouvais peu d'intérêt, mais que ma collègue était compétente dans le domaine et qu'elle serait ravie d'en discuter. Lors d'une petite scène de théâtre, j'ai pris grand plaisir à me déguiser en princesse tandis qu'une collègue jouait un personnage masculin. Et lorsque nous avons fait des crêpes, j'en ai profité pour revêtir un tee-shirt rose en guise de tablier. Ce sont des petits détails qui, répétés, sont peut-être à même de modifier leur perception des lois établies.

En plus du travail axé sur leur vécu de violence familiale, nous profitons donc du passage au refuge de tous ces enfants pour nous engouffrer dans les brèches évoquées plus haut, afin de bousculer quelques certitudes. Nous espérons ainsi élargir leur liberté de penser, faire évoluer leurs idées et amorcer les changements de demain. Vers plus d'égalité.

**De la découverte des « lunettes de genre »  
à l'intervention psychosociale**

**Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion** (CVFE asbl) : rue Maghin, 11 - 4000 Liège

**Publications** (analyses et études) : [www.cvfe.be](http://www.cvfe.be)

**Contact** : René Begon - [renebegon@cvfe.be](mailto:renebegon@cvfe.be) - 04 250 96 87

*Avec le soutien du Service de l'Education permanente de la Communauté française et de la Région wallonne*